

13 ENSEMBLE

LETTRES DU PROCÈS DES ATTENTATS
DU 13 NOVEMBRE 2015

JULIETTE REINHART
ET CONSTANCE PEILLON

LES ÉDITIONS DU GÉNÉPI

Tout commença par une inquiétude. En fait, une forte inquiétude.

Vous savez, celle qui sourde au loin.

Celle qui, d'un *CLAC* de bruit de pétard qui n'en était pas un, du *DRING* d'un appel, marque le début de la fin d'un temps où tout était bien.

Le mal est survenu et les victimes ont appris des mots, elles ont appris à attendre, à espérer puis à désespérer, puis à espérer de nouveau, puis à se cacher pour ne pas hurler devant les amis et la famille que la vérité est une lame qui perfore de part en part et qu'elle fait mal, terriblement mal.

Mais nous sommes déjà partis trop loin. Revenons quelques pas en arrière. Revenons à un temps pas si lointain, le 13 novembre matin.

Message reçu le 13 novembre, à 8h46 : « Tu fais quoi ce soir ? C'est le week-end, il fait beau, on se retrouve en sortant du bureau ? » Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal était là. Arrivé la veille depuis Bruxelles. Dix hommes au volant de trois voitures. Ils ont passé la nuit terrés dans des planques à Alfortville et Bobigny. Terrés en attendant de frapper, mais Mohamed Abrini a renoncé. Dans la nuit il est parti. C'est à neuf qu'ils se lèvent sur ce qu'ils prévoient être le dernier jour de leurs vies.

La journée est passée. Nous sommes quelques minutes seulement avant l'irruption du mal. Devant le Stade de France, Manuel tient son téléphone à la main. Pour un homme amoureux, quoi de plus naturel que de chercher la voix de sa femme pour lui dire qu'on l'aime ? Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal était là. Ceinturé d'explosifs, le premier commando des attentats n'est plus très loin. Au volant de la Clio noire, Salah Abdeslam dépose trois bombes humaines aux abords du Stade. 21h16, près de la porte D, devant le Stade où il n'a pas pu entrer, le premier terroriste appuie sur le bouton. *POUM*. C'est la déflagration. La première qui vient déchirer l'air de cette terrible soirée. Explosion de ceinture faite de bric et de broc, construite de bouts de scotch et de produits trouvés dans des drogueries. Voyage au bout du mal au point de se déchiqueter soi-même, pauvres corps, misérables chairs. La femme de Manuel, jamais plus, n'entendra sa voix.

À l'intérieur, dans les gradins d'un Stade archi plein, Jean-Luc serre l'épaule de son fils avec toute sa ferveur de supporter : c'est un match amical, mais quand même, on va l'écraser l'Allemagne ! Sur le terrain, c'est Patrice Evra qui a le ballon. 21h20, *POUM*, deuxième explosion. Du pied, il continue à jouer. Des yeux il interroge, inquiet. Dans les tribunes, le garde du corps de François Hollande se penche à son oreille : « Monsieur le Président... » 21h53, il est déjà en route vers l'Élysée lorsque Bilal Hadfi, le troisième kamikaze du Stade se fait exploser.

En terrasse de la Belle Équipe, c'est la joie. Normal, c'est l'anniversaire d'Hodda et Jessica. Tous les amis sont réunis. Parmi eux, dos à la fenêtre, Victor rit. La fête bat son plein. Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal lâche était là. Déjà, à quelques rues de là, au Carillon, au Petit Cambodge, à la Bonne Bière et Casa Nostra, Abdelhamid Abaaoud, Chakib Akrouh et Brahim Abdeslam, le deuxième commando de terroristes tire dans le dos de ses victimes qui ne se relèveront pas. 21h36, la Seat Leon est à la Belle Équipe. CLAC, ces bruits, cent fois, mille fois répétés, comparés à des pétards, putain de pétards, c'est le bruit de l'instrument du mal, la Kalachnikov, balles visées, vies arrachées. Victor jamais plus ne rira. Hodda jamais plus ne vieillira. Abdelhamid Abaaoud et Chakib Akrouh déposent Brahim Abdeslam au Comptoir Voltaire. Ils le laissent seul accomplir sa vocation de martyr. Eux deux prennent la fuite. Flash de baskets oranges, ils sautent le tourniquet du métro et se fondent dans la nuit de Paris, dans le chaos.

Au Bataclan, Muriel danse. Dans cette salle de concert, petite, pas grande, elle se sent presque chez elle. Tout était bien. Mais dans l'ombre, déjà, le mal était là. Le troisième commando descend de sa Polo. 21h40, Samy Amimour, Foued Mohamed-Aggad et Ismaël Mostefaï entrent sur le son des percussions. « Kiss the Devil », les Eagles of Death Metal n'ont pas le temps de finir leur chanson.

Partout, dans les rues et les foyers, vos écrans commencent à s'allumer, vos portables à vibrer : « Ça va ?? » « Tu as vu ce qu'il se passe ? » « Tu es en sécurité ? »

21h52, Amimour explose sur la scène du Bataclan, les tirs cessent. La prise d'otage commence.

Les rues se vident, les bars se figent. Comme vous peut-être, les Français suivent en direct, le souffle coupé, pétrifiés devant leur télé.

Ce que personne ne voit, c'est la portière encore ouverte de la Clio noire abandonnée par Salah Abdeslam dans le 18^e arrondissement. C'est le bouton poussoir arraché de sa ceinture explosive qui repose au fond de la poubelle de Montrouge où il l'a jetée.

23h55. « Mes chers compatriotes,
Au moment où je m'exprime, des attaques terroristes sans précédent sont en cours dans l'agglomération parisienne. Il y a plusieurs dizaines de tués. Il y a beaucoup de blessés. C'est une horreur. » Comme vous peut-être, les Français sont suspendus à l'écoute de François Hollande, leur Président.

Ce que personne n'entend, c'est la respiration saccadée de Salah Abdeslam qui appelle ses amis Hamza Attou et Mohammed Amri, les supplie : « Frère, viens me chercher. » Ce que personne n'entend, c'est le bruissement de voix des deux adolescents avec qui, dans le hall d'un HLM de Châtillon, dans la nuit il attend.

Minuit dix-huit. Au Bataclan, l'assaut est donné, les terroristes tués, les otages libérés.

Évacuée en urgence sur une barrière Vauban, les jambes criblées de balles, Muriel ne danse plus.

POUM, CLAC. Le 13 novembre 2015, le mal a pris les traits de visages de terroristes qui ne veulent qu'une chose : que nos repères disparaissent, que nous ne soyons jamais en sécurité, que nous ne puissions plus poser la tête sur l'oreiller et des yeux qui se ferment délicatement. Et trois d'entre eux, Abaaoud, Akrouh, Abdeslam, sont encore en vie, ils ont fui et libres, ils courent toujours. Le 13 novembre 2015, nous avons rencontré le mal en rafale, le mal qui fait mal, si mal, terriblement mal aux corps transpercés de balles, aux cœurs déchirés de larmes.

Visés, touchés, pas coulés, mais sidérés, le 14 novembre au matin ne restait qu'un constat : le Mal existe. Et des questions par millions : Pourquoi le mal ? Comment le mal ? Où se terre-t-il, le mal ? Sous quels masques se cachent Abaaoud, Akrouh et Abdeslam qui ont fui ? Qui sont-ils, ceux qui ont tiré les fils, guidé les tirs ? Ceux qui ont pensé, prémédité, organisé la fin de ces 130 vies et que cela réjouit ?

« Le mal existe » murmure le souffle de l'inquiétude à l'oreille tendue de l'actualité et ses soubresauts.

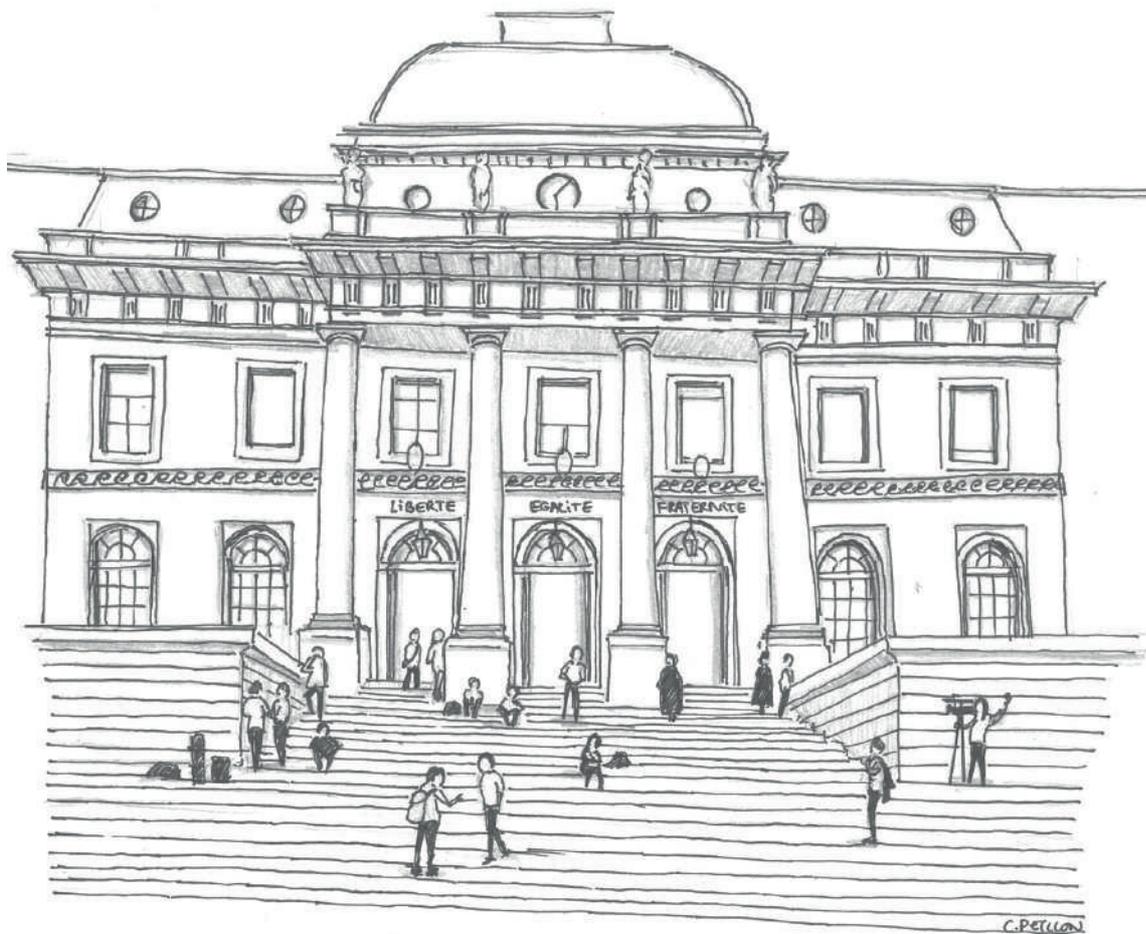
18 novembre 2015. « J'étais pas au courant que c'étaient des terroristes. On m'a demandé d'héberger deux personnes pendant trois jours, j'ai rendu service normalement... » Vous vous souvenez de Jawad ? De cette vidéo ?

De chez lui, il ne reste que des débris. Et les corps d'Abaaoud et Akrouh tués pendant l'assaut.

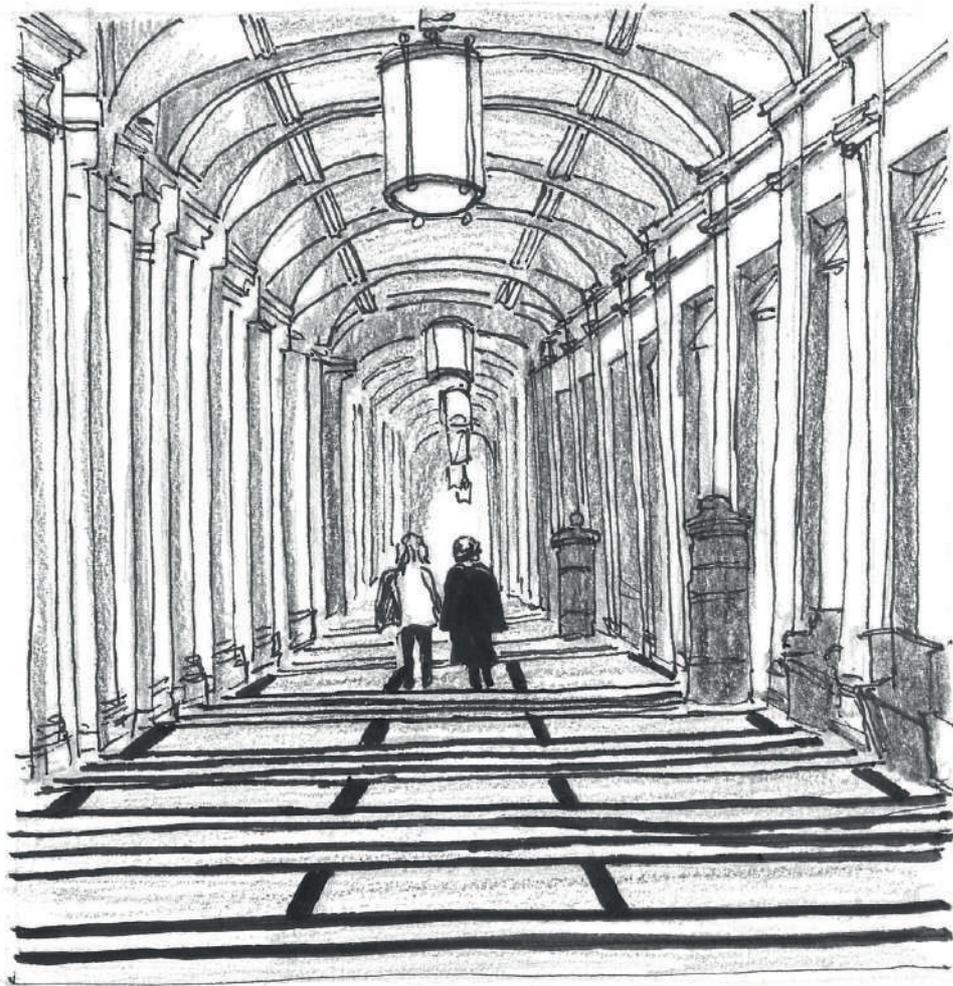
18 mars 2016. Pendant quatre mois on l'a cherché, traqué, chassé. Ça y est, on l'a eu. Salah Abdeslam est arrêté à Molenbeek.

22 mars 2016. *POUM, CLAC.* Ceux qui, le 13 novembre depuis la Belgique ont tiré les fils, guidé les tirs passent eux-mêmes à l'action. Dans le métro à Bruxelles, à l'aéroport de Zaventem, les derniers membres de la cellule terroriste franco-belge se font exploser. Frères de larmes, sœurs de sang, Paris pleure avec Bruxelles.

Les visages du mal étaient morts ou capturés. Ne restait plus qu'à attendre, espérer, désespérer puis espérer de nouveau, puis se cacher pour ne pas hurler devant les amis et la famille que la vérité est une lame qui perfore de part en part et qu'elle fait mal, terriblement mal. Ne restait plus qu'à attendre le moment où l'on pourrait venir regarder les accusés, les écouter et essayer, essayer peut-être si l'on tend bien l'oreille de trouver la vérité de ce qu'il s'était passé. Attendre le moment où ils seraient jugés, condamnés. Après près de six années, le 8 septembre 2021, le moment est arrivé. Au Palais de Justice de Paris, le procès des attentats du 13 novembre a commencé.



8 septembre 2021 - 29 juin 2022. De l'autre côté de la Seine qui passe, c'est ici, entre les pierres du vieux Palais de Justice que s'est tenu pendant 10 mois le procès des attentats du 13 novembre.

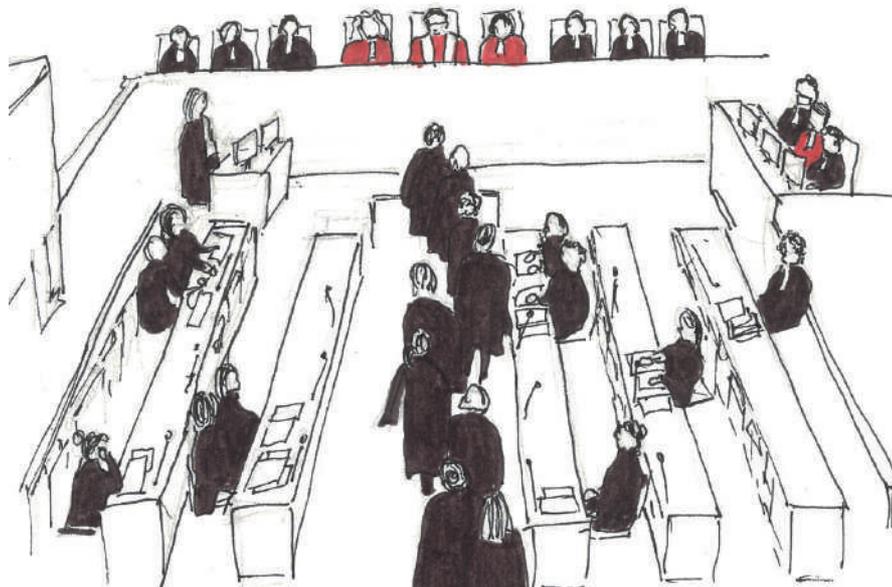


Cordons de parties civiles autour du cou, victimes rescapées et proches endeuillés s'avancent, épaulés par leurs avocats, dans le long couloir de marbre jusqu'à la salle aux bancs de bois clair construite pour ce procès.

La cour des magistrats

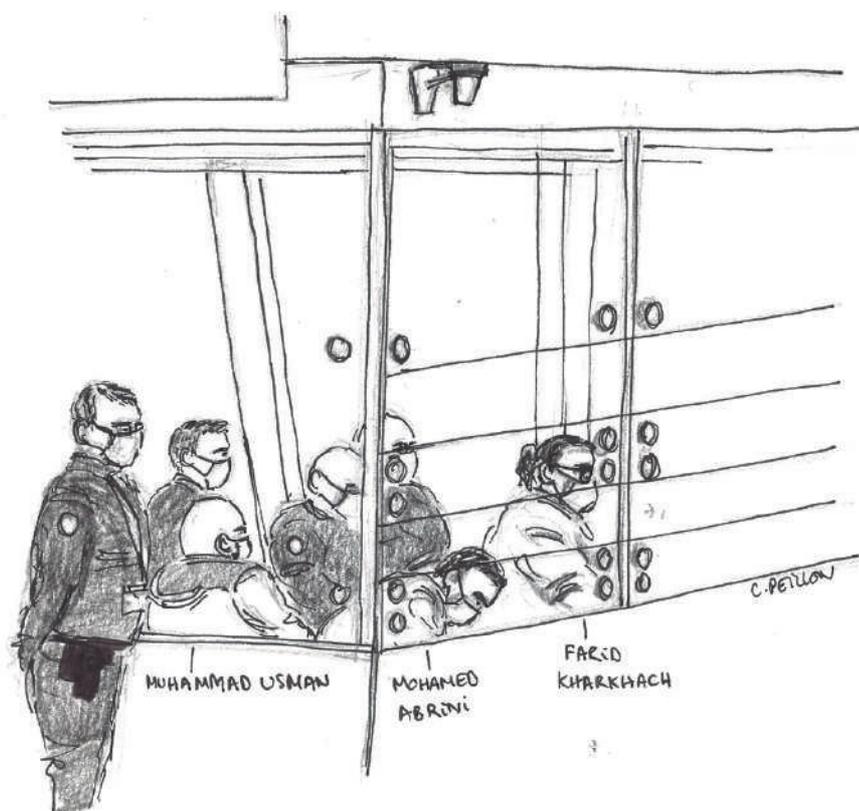
Le box des accusés

Les avocats généraux



Les bancs de la défense

Les bancs des parties civiles



Entourés de policiers, masques sur le nez, onze hommes accusés sont assis derrière la vitre d'un box de verre. Trois comparaissent libres sur un banc, juste devant.



Ils n'ont pas tiré, blessé, tué – les kamikazes, eux, ne sont plus là pour être jugés. Mais tous ont participé. Est-ce qu'ils ont su et tu ? Non, essayent de plaider leurs avocats dont les robes noires tous les jours s'installent sur les tables devant le box.



Oui, accusent les trois avocats généraux qui leur font face au fond à droite de la salle. Leur voix est la vôtre. Qui que vous soyez, où que vous étiez ce soir-là chaque citoyen français était visé et c'est au nom de la société, en votre nom que Nicolas Le Bris, Camille Hennetier et Nicolas Braconnay portent l'accusation.



La Cour entre. En son centre, le Président Jean-Louis Périès, sa robe rouge, son hermine, ses cheveux grisonnants et son accent chantant. C'est sur lui, ses deux assesseuses et le reste des magistrats qui les entourent que pèse le poids du procès. Entre leurs mains reposent les destins de 14 accusés. À la fin, la balance doit pencher : innocent ou coupable ? Homme libre ou prisonnier ?



« L'audience est ouverte. »

Les parties civiles s'assoient sur des bancs qui leur sont dédiés. Des bancs clairsemés. Pour la plupart d'entre elles, impossible de mettre sa vie entre parenthèses pendant 10 mois, impossible d'assister à tout.

Alors pour elles sur ces bancs nous nous sommes glissées. Pour elles, pendant 10 mois, nous avons écouté, écrit, dessiné. Chaque matin nous leur avons envoyé quelques mots et coups de crayon. Tout au long du chemin, avec elles, nous avons tissé un lien.

Ce livre, c'est ces lettres. Les nôtres, telles que nous leur avons adressées au fil de l'émotion ou des révélations des journées. Et certaines des leurs reçues en réponse. Ce livre, c'est pour qu'elles puissent garder, si elles le souhaitent, un souvenir de nos échanges pendant ce procès.

Si vous lisez ces lignes et n'avez jamais mis les pieds au procès, jamais porté le fardeau du cordon de partie civile, jamais comme elles été marqués dans votre corps et dans votre âme, ce livre est aussi pour vous. Ce soir-là, comme tous les Français, vous avez tremblé, vous êtes restés scotchés à votre télé, pétrifiés..

Dans ces pages vous découvrirez l'histoire des autres qui est aussi la vôtre.

PREMIÈRE JOURNÉE

D'UN PROCÈS (HORS ?) NORME

De: Juliette
À: Vous

Mercredi 8 septembre

Jour 1,

Pour ouvrir cette première lettre d'audience, rendons hommage aux policiers qui contrôlent les badges, aux techniciens qui ont installé les dispositifs de retransmission, aux psychologues dont les blouses bleues et roses colorent la marée de robes noires des avocats...

À toutes ces personnes qui, par leurs sourires et leur douceur ne vous disent qu'une chose :

Vous êtes les bienvenus dans ce Palais, qui, pour neuf mois, est le vôtre. C'est dans cette enceinte chargée d'Histoire que vous venez écrire une page de la vôtre.

C'est dans cette enceinte de Justice qu'ont retenti les « quelques mots empreints d'humilité » du Président de la Cour, Jean-Louis Périès reconnaissable à son manteau écarlate orné d'hermine :

« Nous commençons un procès qualifié d'historique et hors-norme. Historique ? Les faits dont nous parlons sont inscrits dans notre Histoire. Hors-norme ? Ce procès l'est par sa durée, le nombre de parties civiles ou d'avocats. Mais un procès criminel, c'est l'application de la norme. Notre cour d'assises a pour fonction d'examiner les charges retenues à l'encontre de chacun des accusés. Nous devons tous conserver ce cap dans le respect des droits des uns et des autres pour pouvoir maintenir la justice dans le respect et la dignité. Je sais pouvoir avoir confiance en chacun d'entre vous pour ce faire. »

À l'extérieur bruissait encore la rumeur : « Va-t-il parler ?? » Quand s'est élevée la voix que personne n'avait entendue pendant près de six ans.